

pour entrer comme dessinateur à la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, à Paris, qu'il quitta pour faire son service militaire.

Successivement dessinateur aux établissements Cail, à Paris, et aux sucreries de Saint-Quentin, il entra en mai 1885 à la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, à Marseille, en qualité de dessinateur.

Son assiduité, son ardeur au travail, les différentes études qui lui furent confiées et menées à bien pour la conception des divers appareils moteurs de nos grands cuirassés français et étrangers, furent appréciées par cette importante Société, qui le nomma successivement sous-chef en 1898, chef du bureau des études en 1904, sous-ingénieur en 1911.

L'ardeur que mettait notre Camarade à remplir ces délicates fonctions altéra sa santé jusqu'alors si florissante : le mal impitoyable qui devait l'emporter l'obligea, il y a deux mois, à abandonner son service, et c'est au moment où sa famille espérait sa guérison qu'il leur fut ravi à tout jamais.

Puissent tous nos regrets être un adoucissement à la douleur de sa veuve et de ses enfants; que sa famille en deuil reçoive nos condoléances.

Au nom de tous tes Camarades des Arts et Métiers et au mien,

Au nom de tous tes amis,

Je t'adresse, mon cher Salles, un dernier adieu.

Le Secrétaire,
E. LE JEAN.
(Ang. 1902).

BOYER (HENRI)

Angers 1884.

Le groupe des Gadzarts du Donetz, encore sous le coup de l'impression de la mort accidentelle du sympathique camarade Arcille Valentin, qui venait seulement de rentrer en France, est à nouveau douloureusement éprouvé par la mort, accidentelle aussi, du regretté camarade Henri Boyer, directeur des usines de l'Union minière et métallurgique en Russie.

Le 4/17 août au matin, vers 8 heures, une rumeur se répandait,

semant l'appréhension et la consternation parmi le personnel et particulièrement les Français des usines de Makievka. Des paysans des environs venaient de réclamer, de toute urgence, le docteur de la Société pour soigner un Français grièvement blessé à la chasse.

Renseignements pris, notre camarade Henri Boyer, directeur des usines, était parti de grand matin faire une partie de chasse avec un de ses collaborateurs, et tous les deux n'étaient pas rentrés encore. Il devait donc s'agir de l'un d'eux, ce qui n'était malheureusement que trop exact. La chasse terminée, au moment de remonter en voiture, par une fatalité inouïe, Henri Boyer avait été atteint d'un coup de fusil et mortellement blessé, loin de tout secours immédiat. Transporté au prix d'atroces souffrances à l'hôpital de la Société le plus proche, il y était rejoint par trois docteurs qui jugèrent de suite la blessure extrêmement grave. Notre cher Camarade ne se fit pas d'illusion sur son sort : à ses amis atterrés qui étaient accourus de suite à son chevet, il dit adieu avec un courage calme et une résignation admirable. Enfin, après cinq heures de souffrances stoïquement supportées, il s'endormait du dernier sommeil, en adressant sa dernière pensée aux siens, à sa femme, à ses trois fillettes si tendrement aimées et qu'il n'avait pu revoir. Boyer devait aller les rejoindre bientôt à Bordeaux et se reposer au milieu d'eux, d'un labeur acharné et ininterrompu de deux années.

Ramenée le soir dans sa maison, par un cortège d'amis et de dévoués collaborateurs atterrés, sa dépouille mortelle y fut pieusement veillée, nuit et jour, par eux, jusqu'au moment des funérailles provisoires. Le surlendemain, au milieu d'une foule imposante comprenant tous les Camarades, toutes les notabilités et les personnalités de la région, dont Boyer possédait l'estime et la confiance générales, son cercueil surchargé de fleurs et de couronnes était conduit à la chapelle catholique, où il devait rester déposé jusqu'à son départ pour la France.

Après les prières, l'abbé Neveu qui officiait, en quelques paroles émues exprima la douleur de tous devant l'imprévu du terrible malheur, et dit la profonde estime et la sympathie unanime que Boyer s'était acquises dans le pays.

En termes élevés, il adressa à sa veuve, à ses chères fillettes et à toute cette famille si injustement frappée, l'expression de la part profonde que tous, et particulièrement nous autres Français, nous prenions à sa douleur.

Au nom du personnel des usines, notre camarade BORDIER (Ang. 1886), Ingénieur en chef, puis le Docteur de la Société pour le personnel russe

adressèrent un dernier adieu et un dernier hommage au directeur si éclairé et d'une fermeté si cordiale et si bienveillante, auquel tous étaient heureux de se dévouer.

Enfin, notre camarade Lély (Châl. 1887) parla, au nom des Camarades du Midi de la Russie et des amis du défunt, dans les termes suivants :

DISCOURS DE M. LÉLY (Châl. 1887)

• MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, du Groupe des Gadzarts de Russie et des amis personnels du défunt que nous pleurons tous ici, il m'incombe, comme le plus proche camarade de Henri Boyer, d'apporter sur son cercueil les regrets unanimes de tous ceux qui, de près ou de loin, ont pu l'approcher.

En retraçant à grands traits les dernières étapes de sa vie entièrement consacrée à l'industrie, vous vous remémorez, comme moi, la silhouette profondément cordiale du cher disparu.

Après les quelques stages habituels du début dans différentes usines, Boyer est appelé au poste de chef d'entretien des mines d'Aubin, appartenant à la Société des Aciéries de France, poste qu'il quitte en 1899 pour aller prendre celui de chef d'entretien et des constructions neuves à l'usine d'Isbergues de la même Société. C'est là, dans la réfection complète suivant les données les plus modernes de presque toutes les installations de cette grande usine, qu'il a pu montrer, dans toute leur mesure, les qualités techniques et administratives qui ont laissé dans l'esprit de ses supérieurs une trace si durable que l'un d'eux, et non des moindres, le suivant dans sa carrière, disait de lui : Boyer arrivera.

Nous avons tous été ici témoins du travail raisonné et plus que consciencieux qu'Henri Boyer a toujours fourni pour réaliser les conceptions de ses chefs. Appelé dernièrement à commander la barque dont il avait été depuis six ans le bon pilote, un banal accident de chasse nous prive d'un ami très cher, enlève à ses subordonnés un chef averti, ravi à une femme tendrement aimée et à ses trois petites filles, dont il ne se séparait que pour leur éviter les aléas de ce pays, un époux et un père adoré.

Devant ce coup fatal qui anéantit une famille si unie, ayant hier encore un avenir brillant et qui clame aujourd'hui ses lamentations, souhaitons que la fierté d'avoir été la compagne fidèle et dévouée du meilleur d'entre nous donne à sa veuve éplorée la force de surmonter son immense dou-

leur et puissent, les témoignages unanimes de sympathie qui lui sont envoyés, amortir le coup terrible qui lui a été porté.

Mon cher Boyer, adieu, ton souvenir vivra toujours parmi tous ceux qui t'ont connu et représentera pour eux le symbole de la bonté et de la loyauté. Adieu !

Le 9/22 août les formalités nécessaires étant remplies, le cercueil de notre regretté Camarade était conduit à la gare en grande pompe et mis en wagon après un suprême au revoir de notre camarade GOYET Louis, doyen du Groupe.

Accompagné du camarade JANTET (Aix 1898) chargé de la triste mission de nous représenter aux funérailles définitives et de relater à la famille éplorée les détails du douloureux événement, Henri Boyer nous quittait pour aller à Bordeaux dormir son dernier sommeil au milieu des siens.

En perdant Henri Boyer le Groupe du Midi de la Russie, et du Donetz en particulier, perd un de ses membres les plus distingués et qui l'honoraient le plus. Par sa courtoisie, la cordialité et la sûreté de ses relations autant que par sa profonde et indiscutée valeur technique, notre Camarade s'était imposé comme une personnalité marquante dans ce milieu industriel si important et si développé du Donetz.

Appelé jeune, par sa persévérance et son énergie, à un poste très important et envié, il en faisait rejaillir l'éclat sur nous tous et c'est avec une légitime fierté et une joie profonde que tous les Camarades avaient accueilli sa nomination récente.

Profondément Gadzarts et accueillant à tous, sa solidarité se manifestait toujours, sans ostentation, d'une façon effective et délicate, soit par un conseil éclairé et toujours juste, soit par un appui solide si nécessaire. Pour nous tous ses collaborateurs, qui avons vécu auprès de lui des heures parfois bien troublées et bien difficiles, il était un grand frère aîné plutôt qu'un chef et c'est avec confiance que nous manœuvrions la barque qu'il dirigeait avec tant d'autorité.

Son souvenir nous restera comme celui d'une belle figure de Gadzarts, comme un exemple à suivre et un encouragement dans les belles traditions de travail et de droiture qu'il personnifiait si bien.

C'est le cœur brisé que nous adressons à sa famille qu'il aimait tant cet ultime témoignage de notre profonde affection pour notre cher et regretté Camarade. Nous serions heureux s'il pouvait contribuer à adoucir le poids de son immense douleur.

En témoignage d'affectueuse estime et de respectueux souvenir, le personnel des usines de Makievka a décidé d'élever, par souscription, un monument à l'endroit où fut frappé son regretté directeur.

Denis FRAYSSE

(Aix 1890).

*Ingénieur, chef du service des laminoirs de l'Union
minière et métallurgique de Russie,
à Makievka (Russie).*

A Bordeaux, les obsèques de notre camarade Henri Boyer ont eu lieu le dimanche 1^{er} septembre, au milieu d'une affluence considérable.

Le char disparaissait sous les couronnes, parmi lesquelles on remarquait celle de la Société.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Adénot, administrateur délégué de la Société de l'Union minière et métallurgique de Russie; Cot-tavoz, agent consulaire de France à Ekatérinoslaw; Padiras, président de la Commission régionale de Bordeaux; Jantet, ingénieur aux usines de l'Union minière et métallurgique, Bigné, Mouligné; Trézeguet, Bacquey-risse; Marceron et Sériat.

Le deuil était conduit par M^{me} veuve Henri Boyer et ses enfants, ainsi que par les deux frères du défunt : MM. Georges (Ang. 1882) et Léon Boyer, constructeurs à Bordeaux-Talence.

Dans l'assistance, on remarquait MM. Gruet, maire de Bordeaux; le représentant du Préfet; Iriquin, maire de Talence; Dupeux, conseiller général; Lemoine, maire de Pessac; des conseillers d'arrondissement, municipaux, etc.; tout le personnel de la maison Boyer frères, et un grand nombre de Gadzarts, dont beaucoup venus de loin pour apporter une marque de sympathie à la famille éplorée.

Au cimetière, les discours suivants furent prononcés :

DISCOURS DE M. LOUIS BONNIN

PRÉSIDENT DU CERCLE VOLTAIRE DE BORDEAUX.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si vifs et si intenses que soient les regrets que nous éprouvons, si intimement associés que nous soyons à la douleur d'une famille en deuil,

nos lèvres ne sauraient rester muettes, en présence du malheur inouï qui l'accable.

Dans ce champ clos des affections éteintes où tout parle, où les vivants, viennent pleurer leurs chers disparus, protester de leur amour, crier leur fidélité au souvenir, je viens comme ami personnel de la famille, rendre un hommage particulièrement attristé à celui que nous pleurons aussi de tout notre cœur, à Henri Boyer.

Je ne me hasarderai point à retracer en traits improvisés cette figure où les nuances étaient si fines, si délicates; il appartient à des voix plus autorisées d'en faire l'analyse, de dire quel fut son rayonnement sur ses camarades, ses contemporains, de montrer en quelle estime profonde était entouré l'homme et l'ingénieur.

L'homme vous l'avez connu, vous l'avez aimé; l'ingénieur vous l'avez admiré.

Je veux simplement rappeler dans quelles circonstances j'eus l'honneur de faire sa connaissance. C'était il y a deux ans, à la sortie du cabinet d'un homme dont il était fier d'être le collaborateur et dont je m'honore d'être l'ami.

J'avais eu l'occasion ce jour-là, avec son frère Léon et en compagnie d'un ami, M. Duchemin, constructeur, de parler de lui à M. Paul Doumer, ancien président de la Chambre des députés, président du Conseil d'administration de la Société de l'Union minière et métallurgique de Russie, dont Henri Boyer était à ce moment-là l'ingénieur en chef. M. Doumer nous dit exactement ceci :

« M. Henri Boyer a toute ma sympathie. D'un jugement sûr, d'un commerce agréable, il est en outre doué des qualités qui distinguent l'ingénieur. C'est un technicien de valeur servi par un esprit méthodique et avisé. C'est un homme de tout premier ordre. M. Boyer est destiné chez nous à un grand avenir. »

Presque un an après, en effet, il était appelé par la confiance du Conseil d'administration de l'Union minière à la direction des importantes Usines de Makievka.

Sa joie fut grande, son ambition satisfaite. Il arrivait à une très haute situation, non par l'intrigue, mais uniquement par son mérite et son labeur.

Sous sa direction, l'exploitation prit un essor si imprévu que les résultats obtenus dès les premiers mois, furent des plus satisfaisants et lui valurent les éloges les plus flatteurs.

C'est qu'Henri Boyer, comme en tout ce qu'il faisait, avait donné toute son intelligence, tout son cœur à ses hautes et délicates fonctions. C'était l'ingénieur dans toute l'acception, celui qui ajoute chaque jour au génie de la France, à sa grandeur et à sa puissance dans le monde et qui, loin de la mère patrie, force le respect et s'impose à l'admiration de l'étranger.

Formé sur les chantiers des grandes entreprises métallurgiques, très au courant des besoins de l'industrie moderne, il ne dédaignait pas, à l'occasion, de se rendre compte par lui-même, de mettre comme on dit familièrement « la main à la pâte », de joindre la pratique à la théorie, d'exécuter les plans conçus par lui ou ses collaborateurs, s'imposant ainsi, non seulement à l'estime de son personnel, mais à l'admiration des nombreux ouvriers qu'il avait sous ses ordres.

Ce que serait devenu Henri Boyer? Hélas! il est facile de le prévoir : Honneurs et fortune lui étaient réservés, sans un accident de chasse, malheureusement trop fréquent, qui a fait de lui une victime innocente de la fatalité.

Pleurons sur sa dépouille mortelle, pleurons celui qui, loin de la France, venait comme un rayon de soleil éclairer la vieillesse éprouvée d'une mère légitimement fière de ses fils et qui pour ses frères était l'étoile étincelante vers laquelle allait tout leur cœur, tous leurs espoirs. Adieu les beaux rêves inachevés, les espérances irréalisées!... Henri Boyer n'est plus!... Il est mort avant d'avoir achevé l'œuvre commencée et sans avoir pu donner toute sa mesure.

Inclinons-nous respectueusement et reposons nos yeux sur cette généreuse figure. La vue en est saine et réconfortante. Raison supérieure, cœur ardent, volonté forte et agissante : tel fut Henri Boyer.

J'adresse à sa famille éplorée, à sa noble et vaillante mère, à sa veuve si cruellement éprouvée, à ses chères enfants privées à tout jamais de ses conseils et de ses baisers, à nos chers amis ses frères Georges et Léon, l'hommage de nos sympathies émues, nos condoléances attristées.

DISCOURS DE M. J. PICHET (Ang. 1884)

MEMBRE DE LA COMMISSION RÉGIONALE DE BORDEAUX.

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CAMARADES,

Au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts

et Métiers, j'ai la douloureuse mission de venir apporter un dernier adieu à notre regretté camarade Henri Boyer.

Comme ses frères, les ingénieurs distingués qui ont fondé à Bordeaux une maison prospère et dont la réputation est connue dans toute la France, Henri Boyer fut attiré de bonne heure vers l'étude de la mécanique.

Entré à l'École d'Arts et Métiers d'Angers en 1884, il s'y prépara à mener à bien sa carrière d'ingénieur.

Tous ses Camarades de promotion, que je représente ici plus particulièrement, ont gardé le souvenir de son caractère affable, de son inlassable bonne humeur, de sa vive intelligence, de ses grandes qualités de cœur; et, à un quart de siècle d'intervalle, tous étaient restés ses amis.

Tout d'abord, il compléta son instruction technique dans des emplois modestes; ouvrier ajusteur, dessinateur, notamment dans les ateliers de notre camarade Bastien, à la Société Dyle et Bacalan, aux fonderies de Fumel.

Après avoir accompli son service militaire, il fut encore dessinateur à Bordeaux dans la maison Théron, à Paris dans la maison Delaunay-Belleville.

En 1894, il revint à la maison Théron comme ingénieur.

En 1896, il entre à la Société anonyme des Aciéries de France comme ingénieur, chef du service d'entretien à l'usine d'Aubin (Aveyron). Là, il trouve sa voie, il ne quittera plus la métallurgie. Ses qualités sont appréciées, et, en 1899, la même Société l'envoie tenir un emploi analogue dans ses importantes usines d'Isbergues, dans le Pas-de-Calais.

En 1901, toujours pour la Société anonyme des Aciéries de France, il est envoyé en mission dans l'Amérique du Nord, avec son directeur technique, M. Escalle, pour étudier les nouveaux procédés employés dans les aciéries américaines. Il s'acquitte remarquablement de cette mission.

En novembre 1905, la Société générale des hauts fourneaux, forges et aciéries en Russie lui offre l'emploi d'ingénieur chargé de l'atelier de la fonderie, à son usine de Makievka, territoire des cosaques du Don, dans la Russie méridionale. Malgré le souffle révolutionnaire qui, à ce moment-là, agitait toute la Russie, il ne craint pas d'accepter cet emploi dans lequel il entrevoit un bel avenir.

Son expérience en métallurgie trouve là un vaste champ d'action; sa science est vite remarquée et, en 1907, il est nommé ingénieur en chef aux mêmes usines de Makievka.

En 1910, la Société générale des hauts fourneaux, forges et aciéries en Russie se transforme et devient l'« Union minière et métallurgique de Russie ».

La nouvelle Société conserve précieusement la collaboration de l'Ingénieur en chef Henri Boyer.

Tout récemment, en février 1912, les administrateurs de cette Société qui tenaient Henri Boyer en la plus haute estime, qui avaient en lui et en son savoir la plus entière confiance, l'appellent aux hautes fonctions de directeur des usines de Makievka.

C'est là que la mort est venue le surprendre, brisant, en plein essor, une carrière si courte et cependant si bien remplie.

Il faisait partie de cette élite que n'arrête aucune difficulté, qui, bravant les rigueurs des plus rudes climats, les tristesses de l'exil, va apporter les lumières de sa science dans des contrées neuves, y faire apprécier les bienfaits de l'industrie et, par des moyens pacifiques, y faire aimer et respecter le nom de la France.

Il était arrivé à une des plus brillantes situations, l'avenir lui réservait encore de belles promesses, et, quoique jeune encore, il entrevoyait le moment prochain, où, après avoir jeté les bases d'une fortune, il reviendrait dans son pays natal, sur les bords de la Garonne, dans ce cher Bordeaux qu'il aimait tant et où l'attendaient : l'affection d'une épouse aimée, les caresses de ses trois adorables fillettes, les baisers toujours si doux d'une mère, l'amitié de ses frères et l'estime de ses amis.

Hélas! toutes ces joyeuses espérances ont brusquement disparu. Un coup aveugle de la fatalité les a englouties sous un long voile de deuil. Il n'en reste que cette bière...

A cette famille éplorée nous n'essaierons pas d'apporter des consolations que, par avance, nous savions vaines. Devant l'immensité de sa douleur nous ne pouvons que nous incliner bien bas et mêler nos larmes aux siennes.

Peissent les sympathies de tous ceux qui entourent ce cercueil, de tous ceux qui l'ont salué depuis son départ, être un adoucissement à sa douleur et apporter un peu de réconfort à ces cœurs si cruellement meurtris.

Et toi, mon cher Henri, mon Camarade, mon ami, dors en paix. L'inaltérable amitié des Gadz'arts te suit dans ta demeure éternelle.

Au nom des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers;
En mon nom : Adieu!

DISCOURS DE M. M. COTTAVOZ (Aix 1888)

AGENT CONSULAIRE DE FRANCE,
DIRECTEUR DE LA COMPAGNIE CENTRALE D'ÉLECTRICITÉ DE MOSCOU,
USINE D'EKATERINOSLAW (RUSSIE).

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est le cœur serré par une douloureuse émotion que je viens, au nom de ses compatriotes et de ses amis de Russie, dire un dernier adieu à notre cher ami Boyer, que la mort a si tragiquement ravi à l'affection des siens, à l'estime de tous.

J'apporte ici, à l'ami, au camarade, à l'homme de bien qui avait su prendre une si grande place parmi nous, l'expression attristée des unanimes regrets qu'il laisse dans la colonie française que j'ai la triste mission de représenter.

Devant ce cercueil, je songe aux larmes que versent sa compagne et ses enfants, et si, devant une grande douleur, il n'est pas de consolation possible, qu'il me soit permis de leur exprimer, du fond du cœur, nos sentiments de respectueuses condoléances et de leur donner l'assurance que nous garderons un pieux souvenir de celui qui leur était si cher.

Dors en paix, mon cher Boyer, au nom de tous, adieu !

DISCOURS DE M. J. ADENOT

ADMINISTRATEUR DE L'UNION MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE DE RUSSIE.

MADAME, MESSIEURS,

Au nom du Conseil d'administration de l'Union minière et métallurgique de Russie, j'ai le triste devoir d'adresser le dernier adieu à notre regretté directeur.

Sorti, comme ingénieur, de l'École d'Arts et Métiers d'Angers en 1887, M. Boyer passe successivement aux mines d'Aubin et d'Isbergues, où il se fait vite remarquer par la sûreté de son jugement et par son labeur inlassable.

En octobre 1905, notre Société lui confie le poste de chef de service de la fonderie de Makievka, et c'est depuis cette époque qu'il m'a été donné de travailler en collaboration avec lui.

Convaincu qu'il ne peut remplir convenablement sa nouvelle fonction s'il ne connaît le russe, M. Boyer se met résolument à l'ouvrage et consacre tous ses loisirs à se familiariser avec cette langue difficile qu'il arrive à posséder avec une rapidité surprenante. En même temps il transforme l'usine qui lui a été confiée, il en améliore l'outillage, et les résultats qu'il obtient décident la direction à proposer M. Boyer pour remplir le poste d'ingénieur en chef de nos usines devenu vacant en 1907, c'est-à-dire deux ans à peine après son arrivée en Russie.

Dans ce poste, les qualités d'ingénieur de M. Boyer trouvent à s'appliquer complètement. Au courant de ce qui se fait aussi bien en France qu'à l'étranger, M. Boyer voit vite le point faible de nos installations et il collabore à un vaste programme de travaux qui allait mettre nos usines au niveau des premières installations du Donetz. Toujours le premier à l'ouvrage, M. Boyer obtient tout de son personnel par l'exemple, et ses collaborateurs à Makievka, comme en France, deviennent bientôt ses amis. Aussi, lorsqu'au mois de mars dernier, le directeur de l'usine de Makievka manifeste le désir de rentrer en France, le Conseil d'administration n'hésite pas à appeler M. Boyer à ce poste difficile qu'il a rempli, trop peu de temps, hélas! à notre entière satisfaction. Jamais confiance ne fut mieux placée; très actif, très sévère pour lui-même, M. Boyer est ferme sans raideur avec ses subordonnés; il leur inspire confiance et c'est avec un juste orgueil qu'il mettait ces jours-ci en marche, avec plein succès, les nouveaux ateliers, dont il avait lui-même suivi toutes les études comme ingénieur en chef. Il avait le droit d'espérer recueillir bientôt le bénéfice de sept années d'un travail incessant; pourquoi faut-il qu'un accident banal l'enlève si soudainement à l'affection de sa famille et à l'estime de tous ceux qui ont pu l'approcher?

Hier, Madame, vous me disiez que cette mort était la première douleur que vous causait votre cher disparu. Cette union dans l'affection des siens, j'ai eu quelquefois l'occasion de la saisir dans des conversations intimes, auxquelles le caractère réservé de M. Boyer donnait plus de prix. Son unique préoccupation était d'assurer la situation des siens et surtout de ses chères filles, dont vous êtes l'un et l'autre la grande force de volonté de vous séparer depuis sept années, pour assurer leur complète éducation.

Quelques jours, seulement, le séparaient du moment où il devait venir prendre quelques instants d'un repos mérité auprès de vous, lorsqu'il fut enlevé si prématurément, et, par un douloureux hasard, appelée en

France auprès de Madame votre Mère, vous ne pouviez, Madame, assister à ses derniers moments, recevoir pour vous et pour tous les siens, ses suprêmes adieux.

Si les témoignages d'affection peuvent atténuer une douleur aussi cruelle, les nombreux amis qui ont tenu à accompagner Henri Boyer à sa dernière demeure, vous apportent, Madame, l'expression de leur profonde et respectueuse sympathie.

En Russie, comme en France, mon cher directeur, votre mort ne laisse que d'unanimes regrets, votre vie d'honneur et de labeur recevra, j'en suis convaincu, sa récompense et tous les vôtres garderont précieusement votre mémoire comme un exemple.

Au nom de tout le personnel et plus particulièrement au nom du Conseil d'administration de l'Union minière et métallurgique de Russie, Henri Boyer, adieu!

L. GROS

(Aix 1886)

*Secrétaire du Groupe régional
de Bordeaux*
